



F(r)ictions de la mondialisation : attention littéraire et écodystopie chez Vincent Message

Emerica Daniel Moussavou

Université Paris 8 Vincennes-Saint-Denis, France
emericadaniel.moussavou@yahoo.fr

<https://orcid.org/0009-0003-3219-7389>

Reçu le 20-07-2022 / Évalué le 26-09-2022 / Accepté le 22-11-2022

Résumé

Ma réflexion interroge les propriétés attentionnelles du roman dystopique dont le projet esthétique et poétique est de problématiser les questions existentielles sous le signe d'une défamiliarisation perlocutoire. À travers *Défaite des maîtres et possesseurs* de Vincent Message, j'étudie l'écodystopie comme une trans-spatialité qui met en tension les logiques aspectuelles du capitalisme écocidaire et ses conséquences sur l'avenir de l'homme et de son biotope. Cette analyse s'emploie à pointer la charge empathique et les visées praxiques des scénographies écodystopiques. Elle s'intéresse à la manière dont le régime dystopique avec ses facultés prospectives et préventives peut constituer un puissant capteur d'attention.

Mots-clés : écodystopie, régimes attentionnels, coupes agenciées, contre-scénarisation, mondialisation

F(r)ictions da globalização ou do outro lado da imagem

Resumo

A minha reflexão questiona as propriedades atencionais do romance distópico cujo projeto estético e poético é problematizar questões existenciais sob o sign de uma desfamiliarização perlocutória. Através da derrota dos Mestres e Possuidores de Vincent Message, estudo a ecodistopia como uma trans-espacialidade que coloca em tensão as lógicas aspectuais do capitalismo ecocidal atual e as suas consequências para o futuro do homem e do seu biotope. Esta análise procura apontar a carga empática e os objetivos praxic das cenografias ecodistópicas. Ela está interessada em como o regime distópico com as suas faculdades prospetivas e preventivas pode constituir um poderoso sensor de atenção.

Palavras-chave: ecodistopia, dietas de atenção, cortes agentes, contra script

F(r)ictions of globalization or the other side of the image

Abstract

My reflection questions the attentional properties of the dystopian novel whose aesthetic and poetic project is to problematize existential questions under the sign of a perlocutory defamiliarization. Through *The Defeat of Vincent Message's Masters and Possessors*, I study ecodystopia as a trans-spatiality that puts in tension the aspectual logics of current ecocidal capitalism and its consequences on the future of man and his biotope. This analysis seeks to point out the empathic load and praxic aims of ecodystopian scenographies. She is interested in how the dystopian regime with its prospective and preventive faculties can constitute a powerful attention sensor.

Keywords: ecodystopia, attentional diets, agential cuts, counter-scripting, globalization

Introduction

La société contemporaine est manifestement logorrhéique. Les incessants flux d'images et de discours qui la traversent et laaturent posent une réelle difficulté de brouillage de nos interlocutions, puisque *tout le monde parle de tout à tout le monde* et en *même temps*. Dans une telle cacophonie où la profondeur et l'urgence des crises de notre temps se heurtent aux « éblouissements » (Tonda, 2015) de la mondialisation enrégimentée par les médias techno-capitalistes, la question du « comment dire ? » devient fondamentale. En littérature, le genre dystopique fait l'objet d'une résurgence notable. Cet intérêt particulier pour les récits *trash* peut s'entendre, dans une certaine mesure, comme une manière pour le littéraire de négocier ses parts sur le *marché de l'attention* contrôlé et géré d'une main de fer par l'élite « médiarchique » (Citton, 2017). En effet, la force du capitalisme tient à sa capacité de créer et de raconter des histoires qui colonisent et formatent nos esprits. Pour Yves Citton, « c'est au niveau de la distribution globale de notre attention collective que doivent être envisagés les conflits sociaux actuels » (Citton, 2014 :97). De ce point de vue, le devenir de nos humanités se joue sur la guerre des imaginaires dont l'*attention* constitue le terrain stratégique de lutte. Dans cette conflictualité, la littérature, par ses *propriétés de scénarisation* et de fictivité, peut jouer un rôle déterminant dans le basculement des ordres sociologiques. Vincent Message a certainement pris la mesure de la situation. Pour dénoncer les dérives du capitalisme sauvage, l'auteur français recourt à un jeu narratif et figuratif sous fond d'inflation attentionnelle. L'objectif visé par l'auteur est de toucher la sensibilité du lecteur par une (contre-)scénarisation qui bouscule les certitudes. *Défaite des maîtres et possesseurs* est une dystopie qui confronte les ontologies. Nous allons le prendre pour objet d'une analyse qui,

à travers son exemple, mettra en lumière ce que peuvent les fictions littéraires (dystopiques) pour nous faire mieux entendre les frictions du monde, et y reconfigurer nos habitudes attentionnelles. Ce roman propose une *anthropodystopie* dans laquelle « les hommes ne sont plus maîtres et possesseurs. De nouveaux venus leur font connaître le sort qu'ils réservaient auparavant aux animaux » (Message, 2014 : quatrième de couverture). C'est ici le domaine revendiqué par la gestualité dystopique dont la principale propriété esthétique et poétique consiste à rendre la perception obligatoire. L'anticipation dystopique est une opération de simulation construite autour de l'interrogation rhétorique suivante : *que se passerait-il si?* Les savoirs romanesques contemporains étant des épistémologies qui font question, la pertinence du roman s'établit moins dans sa capacité à apporter des solutions aux topiques de notre temps que dans sa problématicité, c'est-à-dire sa manière de questionner selon son procès spécifique, le monde, tel qu'il se maintient aujourd'hui.

1. Ecodystopie : fictions et régimes attentionnels

Pour mieux observer, il importe parfois de se tenir à l'écart, de décentrer le regard et de renverser les curseurs perceptifs. Il faut au besoin, *renverser l'image*, opérer d'autres « coupes agentielles¹ » capables de nous transposer dans des ailleurs propices à la réflexivité. La dystopie est une figuration du futur dans la forme accomplie des angoisses et des errements du présent. Elle a pour enjeu de grossir les traits, faire un *zoom* sur des sujets très graves mais dont nous nous accommodons au quotidien au point d'en faire des problématiques ordinaires. La dystopie, comme nous venons de le dire, pose plus significativement la question suivante : *que se passerait-il si ?* Une interrogation oratoire dont la charge rhétorique invite à rediriger notre attention vers des aspects fondamentaux de notre société. Par sa puissance scénographique, *Défaite des maîtres et possesseurs* est un véritable capteur d'attention qui joue astucieusement sur les effets d'images, sur les similarités entre monde réel et monde possible. La prégnance et la performativité du récit de Message sur le lecteur tiennent à la porosité des frontières que l'auteur installe entre ces êtres « stellaires² » et les humains, plus pertinemment entre le présent et le futur. De fait, la narration commence par la description d'une société ordinaire, au point où il faut avancer dans la progression de l'intrigue pour se rendre compte que Malo Claeys, personnage principal, n'est pas de l'espèce humaine. Or, c'est ici que s'exprime la vitalité du discours littéraire, dont la pertinence est moins à chercher du côté des réponses que dans son efficacité à poser les problèmes. Pour s'attaquer à l'anthropocentrisme, à ses effets dévastateurs et écocidaïres, quoi de plus saisissant que d'instaurer un jeu de réversibilité dans lequel les

hiérarchies et les liens de pouvoir sont renversés et substitués ? Se mettre dans la peau d'un autre, habiter le corps d'un tiers, voir à travers d'autres yeux, ressentir des émotions par procuration, voilà ce que le roman possibilise :

L'art du romancier consiste à voir le monde ; l'art du lecteur revient à emprunter les yeux d'un autre, le narrateur. À cet égard, le roman permet de se retrouver tour à tour dans la peau d'un détective, d'un animal, d'un dictateur, d'un esclave. La fiction agit comme un multiplicateur d'expériences. Elle nous met ainsi en contact avec la complexité de nos propres vies comme de celles des autres (Lhéréty, 2021 :10).

Défaite des maîtres et possesseurs est un véritable conte philosophique qui invite à une réflexion sur nos manières d'être, d'habiter le monde, de repenser la relation au milieu, à l'animalité notamment. Le discours intitulant du roman est un contrepoint à l'hyperspécisme cartésien. D'une métaphore des sens à la réalité écologique, le titre de l'œuvre constitue une unité rhétorique de la narration. Il participe à décoloniser les logiciels monopolistiques et dogmatiques du scientisme triomphant et permet de participer à la quête philosophique de la vérité. L'être humain ne possède pas la nature, il n'en est pas le maître, puisque beaucoup de phénomènes lui restent inaccessibles. Et pour Vincent Message, la dérive du monde est le résultat d'une arrogance de l'homme, de son obsession et de son fantasme de se faire propriétaire auto-proclamé de la nature : « Ce que j'essaye d'y donner à voir, ce n'est pas une société menacée par une trop grande diversité des valeurs que des groupes concurrents y expriment, mais une société au contraire mise en danger par son homogénéité, par l'arrogance tranquille des formes de domination qui s'y exercent, par sa faible capacité à se remettre en cause », affirme Vincent Message lors d'une *interview* accordée au magazine littéraire *Diacritik* le 8 janvier 2016.

La composition de *Défaite des maîtres et possesseurs* est une véritable performance scripturaire, une écriture préemptive qui fait de l'écodystopie un terrain privilégié de lutte contre les injustices environnementales. Il s'agit d'une poétique qui incite à l'action, à une reconfiguration de nos conduites. Il est de plus en plus évident que la crise climatique ne saurait s'atténuer sans un déploiement d'efforts intenses et solides. L'auteur français trace dès lors la ligne d'une redistribution des ressources attentionnelles vers des questionnements plus vitaux, en l'occurrence l'impératif environnemental : trouver des récits, des discours, des représentations performatives capables de valoriser ces perspectives que la globalisation capitaliste travaille à flouter. « La société du spectacle doit moins faire l'objet des lamentations que d'efforts de contre-scénarisation », soutient Yves Citton (2010 :82). C'est ce que fait Vincent Message. Cela étant, le roman doit davantage optimiser

sa performance, susciter plus d'envie et d'adhésion. Une telle perspective passe par une actualisation de ses contenus, de ses formes, de ses moyens de diffusion, de visibilisation et d'intelligibilité. Non pas qu'il devrait se renier, c'est-à-dire corrompre ce qui le rend désirable et spécifique, mais il doit savoir négocier son « présentisme ». À une époque où les formations discursives et figuratives du monde sont portées par les logiciels *écraniques*, il devient nécessaire pour la littérature de s'appareiller à d'autres dispositifs d'énonciation. D'ailleurs, comment pourrait-elle faire autrement que vivre avec les ressources de son temps ?

Le roman, et plus largement la littérature en tant que créations artistiques, sont des pratiques incarnées. Difficile voire impossible donc qu'une œuvre littéraire puisse se concevoir en dehors du cadre de son émergence. En effet, s'il est vrai qu'un roman peut être décalé, comme c'est le cas des anticipations et des contre-scénarisations dystopiques, il n'empêche qu'elles sont traversées et chargées de mondanité. En conséquence, on peut penser à *l'inverse*, mais pas *en dehors* et *contre* son temps, comme le souligne efficacement le théoricien martiniquais Edouard Glissant pour qui :

Il y aurait utopie à supputer que les cultures qui ne manipulent pas les agents d'éclat trouveraient par compensation une sorte de récompense a contrario dans un approfondissement lent et équilibré de leurs valeurs. [...] Une culture n'aura pas suffisamment d'apparat « naturel » pour s'imposer : ses agents sont neutres, impuissants, sa fin s'épuise, s'use à la longue dans la diffraction scintillante des agents-d'éclat. On n'échappe pas à la précipitation historique, quand même, on se tiendrait, par force ou par inclination, à l'écart de ses déboulés (Glissant, 1990 : 93-94).

C'est précisément parce que « on n'échappe pas à la précipitation historique » que la reconfiguration à l'ordre dans la sphère littéraire s'impose comme une aporie attentionnelle : comment se faire entendre en jouant la finesse et la discrétion là où règnent les hurlements, comment faire voir des lueurs dans le royaume des éblouissements (que Glissant qualifie d'« agents d'éclats ») ? Les romanciers contemporains n'ont pas d'autre choix que de construire leurs fictions avec le mobilier, les bruits et les éclats du monde. *Défaite des maîtres et possesseurs* est de ce fait symptomatique de son historicité. Les nouvelles scénographies littéraires doivent être un ensemble de gestes et de manières de faire qui attirent une écoute tout en essayant de déplacer cette écoute, en investissant de nouveaux matériaux, en engageant de nouvelles collaborations.

La littérature s'inscrit dans une conflictualité sociopolitique entre ceux qui détiennent les grosses parts du capital attentionnel et ceux qui luttent pour se

faire une visibilité comme caution d'existence. La ruse avec les ressources et les demandes attentionnelles constitue une opportunité pour la littérature d'éclairer le monde d'une lumière différente, verte et ouverte, qui met à l'épreuve le monopole du discours capitaliste. Cette ruse attentionnelle rend possible d'autres cadrages capables de faire surgir et de valoriser une autre facette du pouvoir. À l'opposé de la perception traditionnelle qui conceptualise le pouvoir comme puissance et capacité de dominer, de nuire et de détruire, Vincent Message renverse les curseurs de perception en nous apprenant à écouter ce qui ne se dit pas : les protagonistes ne clament nulle part qu'ils ne sont qu'humains. C'est évident pour eux. C'est à nous d'écouter, parmi les hurlements, ce sur quoi ils sont silencieux. La fiction renverse nos rapports réels aux animaux : dans le monde dystopique, l'humain a le statut d'animal des êtres stellaires. Mais ils ne s'en plaignent pas davantage que nos animaux ne se plaignent d'être (traités comme) des animaux. C'est à nous, lecteurs et lectrices, de développer une autre attention, cultivée par la littérature, à ce qui ne se dit pas à travers ce qui se dit (parmi les bruits et les éclats du monde). Cela instaure d'autres instances de pouvoir à même de résister contre une vision monologique, logocentriste et paranoïaque qui fait de l'homme l'*Alpha* et l'*Omega* du monde.

2. Pour d'autres coupes agentielles. L'envers de l'image

La notion de *coupe agentielle*, telle que définie par Yves Citton à la suite des travaux de la philosophe américaine Karen Barad, semble être un outil conceptuel efficace pour comprendre la manière dont le consumérisme, à travers ses machines narratives, travaille à formater nos esprits et à nous rendre insensibles voire aveugles aux vrais problèmes de notre temps. Dans le cadre de notre analyse, le recours à l'outil opératoire de coupe agentielle permet d'apprécier la manière dont *Défaite des maîtres et possesseurs* décolonise l'attention, démultiplie le regard et invite à faire attention à d'autres formes de vie. Il faut le dire, notre dépendance à la consommation (en particulier d'animaux) n'est pas un fait naturel. Il est tributaire de la manière dont des intérêts mondialisés (financiers, agro-industriels) orientent intentionnellement nos filtres perceptifs et cognitifs. Aujourd'hui plus que jamais, la valeur humaine se mesure à son poids marchand : « je consomme donc je suis », glosait Frédéric Beigbeder dans son roman 99f. Un tel donné mutilant n'a de prospérité que grâce à la performativité des logiciels capitalistiques qui arrivent à conditionner notre attention et à diriger nos conduites.

Les *maîtres et possesseurs* de notre monde désignent l'ensemble des puissances oligarchiques qui dirigent secrètement le monde et le poussent dans l'abîme par le saccage de nos milieux de vie et le gaspillage de nos ressources communes.

En proclamant leur défaite, Vincent Message opère une autre coupe agentielle qui fait advenir les côtés sombres de l'idéologie néo-libérale dont la lumière filtrée et tamisée porte illusoirement les germes d'un bonheur illimité : « il ne leur a fallu, au rythme où ils allaient, que cent cinquante ou deux cents ans pour rendre la planète inhabitable, engendrer un déclin de leur population, et pour finir sans doute, se rayer eux-mêmes de la carte » (Message, 2016 : 53). Cet extrait de texte met l'accent sur l'imaginaire consumériste qui représente la nature comme un ensemble de ressources mises à la disposition de l'homme. La fiction opère une « coupe agentielle » en ce qu'elle donne à voir une tranche d'histoire (future) qui, d'un même mouvement, révèle un ensemble d'(in)actions historiques qui ont causé la catastrophe à venir et appelle à agir contre cet avenir possible. La révélation (fictionnelle) est facteur d'action (à réaliser).

L'opération de diégétisation et de fictionnalisation de la défaite et de la dépossession participe donc d'une reconfiguration de nos modes d'existence. La pertinence du roman dans une telle entreprise mérite d'être soulignée puisque ce genre littéraire permet d'offrir au monde pragmatique d'autres scénarios aptes à bousculer nos certitudes, et à modifier notre destin. Pour Christian Chelebourg, la littérature est un outil précieux que l'on gagnerait davantage à mobiliser et à capitaliser dans la lutte environnementale étant donné : « son expertise en matière d'analyse des langages, des signes et des symboles, sa capacité à débusquer le sens des imaginaires dont la circulation façonne les mentalités » (Chelebourg, 2012 : 8). On voit de ce fait que les coupes agentielles pratiquées par le roman s'opèrent d'abord et avant tout dans l'écriture et à travers les stratégies de scénarisation. Dans le cas de notre corpus d'étude, l'anticipation constitue un indice de lisibilité d'un détachement spatio-temporel, mais surtout d'une mise en lumière propice à une démystification des mythes de la globalisation. Dans *Défaite des maîtres et possesseurs*, les hiérarchies de domination sont inversées : « l'homme n'est plus maître et possesseur de la nature », mais esclave et possédé, sous domination des « Stellaires », êtres plus puissants. Le récit de Message entretient des résonances souterraines avec le point de vue de Chelebourg qui place les savoirs littéraires au centre de la performance des luttes écologiques du fait de leurs pouvoirs créatifs et de leur capacité à éclairer les angles morts de la société de consommation : « La science, écrit-il, n'a la capacité de nous préserver d'un environnement cosmique dangereux qu'à la condition de s'affranchir des tentations de la force pour se faire rêveuse, imaginative, j'aurais presque envie de dire poétique » (Chelebourg, *ibidem*).

Cela implique que la réparation de la planète viendra plus de notre imagination que d'un quelconque remède techno-scientifique. Nous avons besoin des récits

puissants, ingénieux et attractifs, des contre-scénario de demain qui redirigent nos affects vers des visions partagées pour surmonter les crises. De ce point de vue, le roman a le pouvoir de présentifier les menaces de l'action nocive de l'être humain sur la nature. Souvent repoussé dans un futur lointain lorsqu'il ne fait pas l'objet de raillerie et de la plus grande indifférence de la part des climato-sceptiques, le dérèglement de la biosphère devient une réalité imminente dont la perceptibilité est nécessaire, mais problématique. Ici aussi, il faut apprendre à écouter ce qui ne hurle pas par soi-même. Le régime présentiste de l'urgence écologique est une stratégie de captation d'attention clairement assumée par le narrateur. Ainsi, en parlant des hommes, les nouveaux venus font le constat suivant :

Ils n'ont tendance à faire de place dans leur esprit que pour les choses proches et visibles. Nous avons ce défaut aussi, je ne le nie pas, mais il s'avère d'une tout autre ampleur chez eux. L'invisible, le lointain, ils s'en servent comme d'un inconscient où peut être commodément refoulé tout ce qu'on n'a pas envie de garder en tête ou sous les yeux. [...] Pour revenir au sujet de l'heure, cela dit, pour parler des hommes tels que nous les avons trouvés occupant cette planète, il faut avouer, aussi invraisemblable ou puéril que cela paraisse, que la connaissance ne leur suffit pas. Ils ont besoin de voir de leurs yeux. Ce qui ne vient pas à eux, ne les touche pas, n'existe pas pour eux, ou pas plus tout du moins que des fantômes que le jour chasse. Les chiffres non plus ne leur disent plus rien. Quoique beaucoup passent l'essentiel de leurs journées à les établir avec précision et à construire des scénarios possibles, on continue de tenir pour excités ou de doux rêveurs ceux qui jugent certains chiffres alarmants et qui voudraient en tenir compte en demandant à tous de réformer leur conduite (Message, 2016 : 35-36).

Loin d'être des mondes de l'illusion, les dystopies contemporaines sont de véritables laboratoires sociologiques, des espaces critiques de l'hypermodernité, un mime de la société, comme en témoigne entre autres l'effet figuratif traduit par un présentisme qui semble propre à re-localiser et re-historiciser l'intrigue du récit. Depuis des siècles, nos façons d'être ont été structurées et réglées sur une coupe agentielle très particulière, celle de l'*homo economicus*. Par exemple, l'idée de bonheur s'est construite autour de la consommation, des avoirs financiers et matériels. Posséder et amasser le plus de richesses serait, selon les considérations marchandes, un signe extérieur du pouvoir et une promesse d'épanouissement durable.

Les hommes sérieux, dans leur grande masse, ne consentent à se plonger dans la collecte minutieuse et austère des données que pour marteler ensuite celles qui se trouvent arranger les personnes qui les paient, et qui ne contredisent pas

leurs intérêts présents. L'avenir, de ce point de vue, et ses générations futures, est pour eux abyssal comme sont les fonds marins : on en parle de temps à autre, en montrant de l'inquiétude, mais quand bien même on le souhaiterait, on ne pourrait pas y vivre, ni même y faire un tour pour savoir comment c'est (Message, 2016 : 97).

La nature est à exploiter tant qu'elle peut satisfaire les appétits insatiables et garantir un bien-être, fût-il éphémère. Sous la dictature du présent et de l'individualisme qui l'accompagne intimement, le narrateur met en lumière la cécité du sujet contemporain pour qui la catastrophe climatique serait un fantasme. Le démon de « l'acrasie³ » qui hante la société actuelle n'augure pas de lendemains meilleurs. Or, « ce qu'une coupe agentielle a permis en termes de réalité, une autre coupe agentielle a la potentialité de le faire. L'économisme n'est dominant que parce que nous y souscrivons de notre plein gré le plus souvent, mais de plus en plus, à *l'insu de notre plein gré* », écrit Hervé Chaygneaud-Dupuy dans son *blog*⁴.

Dès lors, la force du savoir romanesque est de mettre à la disposition du lecteur non tant des informations inédites que de modes d'attention, des perspectives, des champs nouveaux et des récits préemptifs. Le roman de Vincent Message anticipe de ce point de vue un refus du modèle consumériste qui fait de l'animal un être inférieur sur lequel on exerce le droit de vie ou de mort. Le récit, dans une certaine mesure, travaille et réactive l'empathie humaine anesthésiée par l'arrogance, la prétention et le désir illimité. Il invite à une consommation respectueuse et raisonnée. Pour emprunter la belle formule de Rosa Hartmut, *Défaite des maîtres et possesseurs* rend le monde *indisponible* (Harmut, 2020). Car pour le philosophe et sociologue allemand, notre environnement nous apparaît de plus en plus vide à mesure que nous en prenons le contrôle. En guise de remède, il invite à ce qui nous fait vibrer, à ce qui fait résonner, à ce développe notre sensibilité olfactive et auriculaire, à ce qui nous fait habiter le monde sous le signe de l'impuissance. Le roman de Vincent Message diégétise cette *indisponibilité* et fait advenir une autre coupe dans une réalité éclairée jusqu'ici d'un phare consumériste :

Nous savons que la croissance sans contrôle est ce qui provoque l'effondrement. Cela paraît paradoxal de prime abord, mais cela s'est passé comme ça partout où nous avons eu l'occasion de l'observer : c'est la prolifération énergétique de la vie qui soudain mène à sa disparition. Ainsi s'explique que la plupart des espèces restent prisonnières de l'écosystème qui les a vues naître et grandir, se rayent elles-mêmes de la carte sitôt que leur maladresse, leur avidité ou leur inertie les ont conduites à l'épuiser ou à la dérégler. Si nous sommes parvenus à compter au petit nombre des nomades, c'est que nous sommes une espèce économe. Du moins, nous arrivons à l'être quand aucune abondance de biens ne

vient soudain nous bercer de l'illusion que notre retenue ne sert à rien et que nous serions idiots de ne pas nous en donner à cœur joie (Message, 2016 :40).

Si, comme on l'entend souvent, rien n'échappe aux pressions compétitives, hybridisantes, standardisantes, de la globalisation, comment créer par la fiction littéraire « cet autre monde » dont les manifestants altermondialistes veulent croire qu'il est possible ? Le recours à la *coupe agentielle* opérée par la fiction romanesque est en ce sens une réponse possible à ce que certains analystes et théoriciens du capitalisme écocidaire pointent comme une impossibilité de croire aux utopies. Le tournant postmoderne, tel que le conçoit Jean-François Lyotard, nous interdit de croire aux « grands récits » des projets d'émancipation future ; la globalisation rend de plus en plus difficile de croire à un ailleurs radical. Au sein d'une telle situation, les paratopies romanesques (utopiques ou dystopiques) réintroduisent dans les pages de leurs fictions la possibilité crédible d'un autre présent, ici et maintenant. Il s'agit en d'autres termes de s'immerger par l'imagination dans d'autres mondes possibles, pour développer de nouvelles formes d'attention, afin de passer de l'*économie* à l'*écologie* à travers des énoncés fictifs qui ouvrent la voie à une utopie postcapitaliste scénographiée dans l'*excipit* du roman :

Combien de temps cela va-t-il encore durer ? Et la question qui vaut pour le voyage, elle vaut aussi pour le genre d'existence que nous menons ici. Combien de temps cela va-t-il encore durer ? Plus longtemps, sans doute. Il n'y a pas pour nous d'infini. Je me demande -car c'est la nuit maintenant : qu'est-ce qui cessera d'abord ? Notre domination ? Il serait beau d'y croire, de poursuivre le combat en croyant de tout mon corps à ces chances de succès. Mais est-ce que nous serons assez forts, je me demande, pour que notre sens de l'avenir finisse par l'emporter sur le présent qui nous accapare ? Se limiter pour d'autres alors qu'ils ne peuvent pas nous y contraindre : est-ce que nous voudrions cela ? Est-ce que nous saurons le faire ? Je voudrais croire - car je suis sous les étoiles - que nous allons consentir à nous priver pour eux (Message, 2016 :240).

3. Lire au-delà du signe. De la nécessité d'une humanité connectée

L'un des problèmes de notre temps réside dans le fait d'une interprétation superficielle des phénomènes qui le traversent et le caractérisent. *La modernité liquide* de Baumann accorde un primat à l'apparence des choses plutôt qu'à leur substance. La féerie générale-pour emprunter la formule d'Emmanuelle Pireyre- dans laquelle se meut l'anthropocène, obnubilé par les lumières irradiantes et éblouissantes des régimes médiarchiques, accroît sa cécité sur les mondes. Trop souvent, le citoyen du monde globalisé évacue les questions avec trop d'empressement et de légèreté.

La compétition sournoise véhiculée par les logiques marchandes capitalistiques nous empêche de ralentir, de marquer un arrêt quand cela est nécessaire, de changer de rythme, d'apprécier le détail et la poéticité du monde : de *faire attention* à ce qui compte vraiment (et ce d'autant plus qu'on n'arrive ni à le décompter ni à le numériser). Pourtant, certaines questions exigent de la minutie et de la patience pour accéder à leur épaisseur signifiante. Il ne suffit plus de regarder, de renverser le regard, mais de multiplier les points de vue. *Défaite de maîtres et possesseurs*, par son caractère dystopique, invite le lecteur à retravailler ses facultés perceptives, à *lire au-delà du signe* :

Ils se doutent que la beauté du monde visible, sa générosité de corne d'abondance supposent beaucoup d'échafaudages, de coulisses, de dépotoirs, de sous-sols, d'arrière-pays, de périphéries crasseuses où cette beauté se prépare dans un entassement de misères et de laideurs dont on cherche à ne parler jamais. Ils protestent parfois contre cette opacité. Mais en somme elle fait leurs affaires : on mènerait une existence d'inquiétude permanente et inutile si on désirait à tout prix savoir comment les décisions se prennent ou comment les objets se fabriquent (Message, 2016 : 142).

L'inconséquence de nos conduites blâmables est bien souvent due à notre insensibilité et à notre indifférence à l'âme constitutive de la nature. L'anthropocentrisme convertit la différence en infériorité, il fait de toutes les autres formes de vie des objets exploitables. Le cas de la vie animale est particulièrement exemplaire, lorsqu'elle se voit réduite à une simple marchandise, comme le décrit avec une précision chirurgicale Agnese Pignataro, dans la revue en ligne *Contretemps* :

« *Machines à chair* » dans des élevages intensifs, « *matériel expérimental* » dans les laboratoires des sociétés pharmaceutiques. Dans les élevages, la vie des milliards de vœux, de poulets, cochons, vaches « *laitières* », poules « *pondeuses* » se déroule dans des conditions qui transforment leur existence en un enfer permanent : réclusion en des cages minuscules, surpeuplement, saleté, mutilations, séparation des mères de leurs petits... Puis, des voyages interminables vers la mort : ces animaux sont tués à quelques mois de vie, alors qu'ils pourraient vivre des années (Pignataro, 2009).

Le roman de Vincent Message est traversé par une tension ontologique qui marque *La fin de l'exception humaine* (Schaeffer, 2007). Il relève la pertinence de la complexité de l'infrastructure environnementale. L'interspécificité et l'écologie des relations se posent comme une réalité aporétique dans la trame narrative du roman. L'univers romanesque de *Défaite des maîtres et possesseurs* scénographie un *espace seuil* qui trouble les frontières entre l'être humain et les « stellaires » et bouscule les codes d'un humanisme vertical. Ce que combat l'auteur dans cette scénarisation où l'homme est dépossédé de son pouvoir, c'est l'hyper-rationalisme

qui ouvre la connaissance du monde sur les présupposés cartésiens du *cogito* et n'explique les choses que par la logique mathématique de la raison. À ce titre, le passage suivant du roman peut être assez éclairant dans la mesure où il met en exergue l'absolutisme de l'homme, insensible à d'autres formes d'existences et de vies :

Si l'univers est infini, raisonnaient-ils, comment pourrions-nous être seuls ? Ils n'avaient pas peur de ce point, et ce n'est pas cela à proprement parler que nous avons trouvé embarrassant. Notre présence après tout témoignait de façon assez éloquente du bien-fondé de cette question. Mais s'ils n'étaient tout seuls dans l'espace, ils n'étaient pas tout seuls sur cette planète non plus, et ils semblaient pour la plupart n'en avoir qu'une conscience diffuse. Ces animaux qu'ils élevaient, qu'ils chassaient, qu'ils pêchaient depuis des millénaires ne leur faisaient pas de compagnons suffisants. Ils les avaient rejetés, les avaient relégués loin des villes, avaient résolu, avec une fermeté de plus en plus systématique au fil du temps, que ce seraient pour eux des figures négligeables. Cent milliards sur la terre, mille milliards dans les mers : ils tuaient, chaque année, beaucoup plus d'animaux qu'il n'était mort d'hommes au cours de toutes les guerres (Message, 2016 : 67).

Longtemps banalisée, la séparation entre nature et culture, entre ciel et terre fait l'objet d'une inflation attentionnelle dans la rhétorique contemporaine. Ne se limitant pas qu'à l'évoquer de manière évasive, l'auteur fait de cette topique incontournable un objet narratif. En effet, dans le roman, les résonances souterraines entre différentes énergies de la nature sont manifestes et servent à grossir le rapport consubstantiel qui existe entre l'espèce humaine et les autres composantes de la *phusis* qui animent la vie. Autrement dit, sa vision du monde n'est plus celle du schéma classique dans lequel Descartes fait de l'homme ce maître possédant la nature. C'est plutôt le schéma que Philippe Descola montre dans *Par-delà nature et culture* : penser notre expérience à travers une coupure radicale entre le naturel et le culturel est en soi un facteur d'aveuglement. L'écopoétique pratiquée par Vincent Message nous invite à un changement paradigmatique permettant de penser à nouveaux frais les concepts de nature et de culture, de morale et de politique, sous des visions divergentes et diversifiées. Le monde imaginé par le romancier s'attaque et déconstruit avec efficacité les politiques universelles qui ont été jusqu'à présent des convictions oligarchiques séparant l'homme d'une partie de lui-même :

La réalité dépassait le pauvre langage par quoi ils avaient pu tenter de l'arraisonner d'avance - ils n'étaient pas assez aveugles tout de même pour ne pas admettre ça. Comme leurs sciences s'avéraient impuissantes à appréhender notre métabolisme, les fluidités de nos raisonnements ou la vie intense qui

nous anime, il leur est arrivé de nous nommer démons. Ils ont réactivé ce vieux mot de leurs frayeurs théologiques, ils l'ont tiré de leurs greniers de poussière et de leurs nuits. Dans notre langue, une fois encore, aussi étrange que cela paraisse, nous n'avions pas de mots pour nous désigner en tant que peuple. C'est seulement lorsqu'on rencontre une espèce comme l'espèce humaine, fascinée jusqu'à l'obsession par les identités, qu'on se met à percevoir par un retour sur soi l'unité de celle à laquelle on appartient (Message, 2016 : 220).

Le dualisme enraciné dans la philosophie occidentale moderne (cartésienne) a besoin de la littérature et de ses fictions pour parvenir à sortir de soi. Ce qu'on peut appeler la « textilité » du roman joue un rôle majeur dans ce dépassement des binarismes : elle trame un tissu d'enchevêtrements qu'on ne saurait couper en deux que par une violence évidemment dommageable. Par son hybridité spatio-temporelle, l'hétérogénéité des formes de vie, la réversibilité et la variation des jeux de pouvoirs et de domination, la fiction renégocie l'acte de perception et reconstruit le sens d'un monde appauvri par la folie du consumérisme.

Dans une société où la raison déraile, le fictif se présente comme une voix/voie alternative pour repenser les conditions d'une humanité responsable et durable. La fiction de monde imaginé par Vincent Message nous fait sentir les multiples frictions qui tiraillent notre monde dans le silence de ses enchevêtrements, au-dessous des éclats et des éblouissements superficiels multipliés par la pression du capitalisme attentionnel. Le roman peut se caractériser par une série d'*écoloptysies* qui secouent le monde pour ébranler les certitudes de l'homme et de son savoir. L'*écoloptysie* est une forgerie notionnelle désignant le saignement abondant issu des voies respiratoires (ptysie) qui ravage actuellement notre environnement planétaire. Cette notion caractérise l'ensemble des troubles « respiratoires » dont la nature est de plus en plus victime. Il s'agit donc des tremblements de terre, de la destruction de la couche d'ozone, de la pollution de l'air et des eaux, de l'explosion des températures, de sécheresse, de la fonte des glaciers, des incendies. Il va être de plus en plus difficile de respirer, et ces difficultés risquent d'ensanglanter tragiquement nos sociétés. Les frictions de nos mondialisations causent déjà - depuis longtemps, au moins depuis les débuts de la colonisation - d'innombrables saignements de mondes.

Face à une réalité climatique aux accents apocalyptiques, la bifurcation vers une ontologie naturaliste constitue une des options porteuses d'espoir. Loin d'être une simple idéologie à laquelle nous sommes libres de souscrire ou pas, la question environnementale est une réalité aporétique qui commande une action collective efficace et coordonnée pour enrayer les risques d'un *écocide*. Il y a donc urgence à se débrancher de l'énergie envoûtante de l'hyperconsumérisme

et, dans une humilité salvatrice, d'accepter de s'inspirer des modes de vie honorables qui attachent du prix à la sauvegarde des harmonies de la nature. *Lire au-delà du signe*, c'est avoir la capacité d'explorer l'invisible dans une sorte de « résonance » (Hartmut, 2016) dont le caractère incorporé transforme nos sens et les rend perméables à des visions et des circulations entre des mondes. Cette écoute du silencieux, cette attention aux f(r)ictions du monde est une condition nécessaire si l'on espère échapper à l'écloptysies qui nous menace.

La dystopie participe de la littérature d'intervention puisqu'elle instaure une pragmatique de la perception par ses propriétés d'anticipation et de simulation. Ce à quoi travaille *Défaite des maîtres et possesseurs*, c'est à une « monstration » (à la fois démonstration et monstruosité) de l'urgence écologique, pourtant manifeste mais éclipsée par les « éblouissements » de la mondialisation qui tuent les yeux et empêchent de voir l'essentiel. Le récit de l'écrivain et universitaire français constitue dès lors un « soin discursif » appliqué à la cécité qui frappe le sujet contemporain face à ses problématiques vitales. Il se décline en d'autres termes comme une éthique de l'attention qui consiste à opérer des « coupes agentielles » vertueuses et re-structurantes. L'éthique attentionnelle met en lumière la vulnérabilité de la vie humaine, avec pour visée implicite de perpétuer, de réparer et de maintenir notre monde de sorte que nous puissions y vivre aussi bien que possible.

Conclusion

Une telle vision ne peut s'envisager efficacement que par le décentrement des filtres perceptifs et cognitifs. La puissance figurative du récit dystopique permet de secouer notre vision trop superficielle des choses : la fiction permet d'en révéler les frictions. Dans une métaphore sportive, l'attention littéraire montre la nécessité de l'endurance dans une socialité marquée par la vitesse, l'accélération et le vertige. La meilleure façon dont le roman puisse servir la cause écologique consiste à décoloniser les mentalités déshumanisantes du capital frénétique, et donc de déconstruire l'idéalisme consumériste. La dimension esthétique de l'attention est, comme le note Frédérique Leitcher-Flack, de s'intéresser à la manière dont le savoir littéraire nous rend meilleurs : « Comme le cinéma, la littérature offre des expériences de pensée irremplaçables qui développent en nous une gamme d'émotions morales, aiguissent notre perception des enjeux et notre sensibilité éthique, font émerger de nouvelles questions, entre universalité des principes et singularités des cas particuliers » (Leitcher-Flack : 2021 :48) . La fiction contemporaine est traversée par une tension politique et se donne à lire de ce fait comme un espace médiatique qui sert à visibiliser des questions sociales au cœur desquelles figure inéluctablement l'urgence écologique.

Bibliographie

- Chelebourg, C. 2012. *Les écofictions. Mythologies de la fin du monde*. Bruxelles : Les impressions nouvelles.
- Citton, Y. 2017. *Médiarchie*. Paris : Seuil.
- Citton, Y. 2014. *Pour une écologie de l'attention*. Paris : Seuil.
- Citton, Y. 2010. *Mythocratie. Storytelling et imaginaire de gauche*. Paris : Amsterdam.
- Descola, P. 2005. *Par-delà nature et culture*. Paris : maison d'édition.
- Glissant, E. 1990. *Poétique de la relation*. Paris : Gallimard.
- Hartmut, R. 2020. *Rendre le monde indisponible*. Paris : La Découverte.
- Hartmut, R. 2016. *Résonance : Une sociologie de la relation au monde*. Paris : La Découverte.
- Lhéréte, H. 2021. « Pourquoi lit-on des romans ? ». *Sciences Humaines*, Hors-Série, p. 6-13.
- Leitcher-Flack, E. 2012. *Le laboratoire des cas de conscience*. Paris : Alma.
- Message, V. 2016. *Défaite des maîtres et possesseurs*. Paris : Seuil.
- Pignataro, A. 2009. « La question animale : un débat à ouvrir dans le mouvement anticapitaliste ». *Contretemps*, www.contretemps.eu
- Schaeffer, J-M. 2007. *La fin de l'exception humaine*. Paris : Gallimard
- Tonda, J. 2015. *L'impérialisme postcolonial. Critique de la société des éblouissements*. Paris : Karthala.

Notes

1. La notion de « coupe agentielle » est un outil conceptuel qu'Yves Citton emprunte à la philosophe américaine Karen Barad. La notion vise à démontrer comment les médias de masse en faisant circuler une information ne se contentent pas que de représenter un fait du monde. Ils opèrent une coupe agentielle dans la réalité qui fait advenir ce fait. Dès lors, la coupe est dite « agentielle » dans le sens où elle est une représentation en acte, c'est-à-dire qu'elle est constitutive de la réalité même.
2. Les « stellaires » sont les nouveaux venus qui ont radicalement remplacé et supplanté les hommes.
3. L'acrasie renvoie ici à la bêtise du sujet contemporain, conscient de la dégradation de sa biosphère mais qui s'enlise davantage dans des pratiques écocidaïres. Elle traduit l'état de procrastination généralisée de nos modes de gouvernance.
4. Blog PersoPolitique.fr.